

Alexandre Voisard

Oiseau  
de Hasard

Les trois vies  
de Jacques Louis dit Louis

*Récit*

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LE CANTON DU JURA  
ET PAR L'OFFICE DE LA CULTURE DU CANTON DE BERNE

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE  
A BÉNÉFICIÉ D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN  
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

**prohelvetia**

« OISEAU DE HASARD.  
LES TROIS VIES DE JACQUES LOUIS DIT LOUIS »,  
TROIS CENT TRENTE-SIXIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
SAISIE DU TEXTE : LAURENT VOISARD  
PROPOSITION DE COUVERTURE : JEAN-ROBERT SCHAFFTER  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE :  
DOCUMENTS PERSONNELS D'ALEXANDRE VOISARD,  
PHOTOGRAPHIÉS PAR JACQUES BÉLAT  
PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHOTO © CLAUDE DUSSEZ, MARTIGNY  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND. (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-338-3

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

*À mes enfants,  
à leurs enfants,  
un portrait de cet ancêtre  
qui n'était jusque-là  
que fantôme reclus  
en la prison de l'innommé.*



## PROLOGUE

*F*IRMAMENT, le *firmament*, voilà peut-être le premier mot qui m'étonnât vraiment, tombé de la bouche de mon père. Il survenait sans doute d'une de ces chansonnettes que papa, maître d'école de son état, nous susurrail à l'heure du coucher. Et ce firmament était chaque soir, justement, le théâtre d'un prodige dont on faisait grand cas : l'apparition de l'*étoile du Berger*, premier lumignon allumé sur nos têtes. « Tu la vois maintenant, là, oui là ? » Les soirs d'hiver, vers la chandeleur, elle est si proche du dernier quartier qu'on voit la lune bouche ouverte au-dessus de l'Étoile avec l'air de l'avaler, comme le montre le drapeau turc. Ou bien l'une et l'autre s'attendent-elles pour la palabre ? Quoi qu'il en soit de mes deux figures du soir, l'Étoile la première était prétexte à l'impatience de la voir se dévoiler, puis l'émerveillement devant ce miracle répété à chaque crépuscule. Il n'y avait donc alors qu'une seule étoile pour occuper la nuit immense, celle du Berger. Unique et singulière présence à l'heure où le sommeil va vous emporter.

Pour longtemps l'Étoile était solitaire dans la voûte céleste et elle le demeurerait tant que l'enseignement paternel ne nous aurait pas montré la complexité du monde et la pluralité des choses et des êtres. C'est donc en grandissant que nous vîmes les astres s'allumer les uns après les autres jusqu'à l'embrasement féérique de la Voie lactée. L'immensité du ciel devint l'ardoise où les signes tremblotaient avant de s'effacer à l'heure dite au bout de leur message. Une seule étoile au ciel, rendez-vous compte...

Quant au reste de notre univers familier, tout était multiple. Les marguerites, les oiseaux et les petites filles, les arbres et leurs fruits, les pieds et leurs chaussures, les vélos, les livres et les crayons. Même les anges, nonobstant l'Ange gardien, veillaient en nombre parmi les troupeaux des nuages. Et que dire de tout ce qui va par deux, yeux, mains, oreilles, autre interrogation (et même les gants dont on m'objectera qu'il en manque toujours un). Seule l'étoile du Berger en sa singularité resplendissait au-dessus de nos têtes.

Telle est la rêverie qui souvent m'emporte lorsque j'évoque mes propres origines. La connaissance que j'en ai ne m'amène pas très loin sur le chemin de mes devanciers. La génération précédant mes parents constituait mon repère le plus ancien du creuset familial. D'arrière-grands-parents, il n'était jamais question dans les conversations d'adultes. Mes aïeux auraient pu surgir de limbes mystérieux ou être tombés, justement, de ce firmament où s'inscrivait l'Étoile. Eux-mêmes n'évoquaient jamais leur père et mère. Le monde et mon histoire commencent donc sur les genoux de mes grands-parents, de ces mots

survenant à leurs lèvres et de ces choses que triturent leurs doigts. Tout prend forme et sens à partir de cette image biblique, tableau naïf nous révélant à nous-mêmes en humbles figures laborieuses, sagement rangées dans un ordre social et drôlement astiquées dans le temps historique.

Une histoire, la mienne, à la fois singulière et banale, redevable à cent autres en amont, en instance de proliférer en aval...

Du côté maternel, un grand-père et une grand-mère, fils et fille de paysans de la Montagne tombés vers l'Ajoie en une aventure ouvrière des plus aléatoires. Du côté paternel, une grand-mère, petite protestante d'Erguël échouée en pays catholique au service domestique de paroissiens aisés de son église. Pas de grand-père... Ainsi avions-nous, mes frères et sœurs et moi, deux grands-mamans et un seul grand-papa. Il y avait là quelque défaut, une lacune ou une boiterie dans l'image de la famille qui jamais pourtant ne nous interpella. Un grand-père pour deux grands-mères qui d'ailleurs se connaissaient à peine, restant presque étrangers les uns avec l'autre. Et nous allions de l'une aux autres quotidiennement sans que la moindre occasion ne nous fût donnée de nous interroger sur l'absence d'un aïeul qui eût fait le compte de ce qui va par deux pour le meilleur comme pour le pire des vies humaines.

La tribu familiale symboliquement s'affiche sur le mur du salon. Chacun fièrement campé dans l'ovale d'un cartouche à fioritures. On les a fourrés là simplement pour le compte, probablement, et pour que la

postérité conserve une trace des ancêtres et qu'elle puisse apprécier çà et là la bizarrerie de filiations à controverse. Quelque part vers le haut de ce tableau solennel un cartouche est resté vide et cela fait comme une tache en cette image vénérable et respectée. Qu'en penser désormais, rien sinon qu'on a perdu la photographie qui devait y figurer, ou qu'on l'a fait disparaître, ou qu'on n'a jamais pu tirer le portrait de l'absent. Ce qui persiste à m'étonner, presque cent ans après sa mort, est le silence absolu, synonyme d'indifférence à son égard, voire d'obscur opprobre, en lequel s'est tenu à son propos tout le cercle familial.

Ma grand-mère paternelle, cette Cécile dite « Grand-maman des Poules », n'évoquait jamais cet époux désormais lointain, sinon pour une réflexion acerbe qui surgissait d'une remémoration pénible. Ce que j'ai retenu, adolescent, de telles remontées d'aigreurs, en trois ou quatre coups de crayon caricaturaux, faisait de notre aïeul un lascar plutôt détestable. Quant à mon père, je ne l'ai jamais entendu parler du sien même lorsqu'il narrait quelque épisode de son enfance. Et il y aurait eu sans doute suffisamment de matière à récit puisque papa avait dix-huit ans à la mort de son géniteur.

Néanmoins je ne crois pas au complot du silence. Simplement, le personnage s'était comme évanoui dans la nuit, comme si son nom avait été rayé de la distribution des rôles. Sans l'état civil et un document irréfutable parvenu jusqu'à moi par miracle, ce *Livret de service* établi par le bureau de recrutement de la Légion étrangère, dont j'aurais à tirer quelques enseignements, chacun de ses descendants eût été en

droit de douter de son existence en qualité de *pater familias*. Après tout, tant de braves filles furent engrossées par des enjôleurs sans nom.

Donc ce Voisard-là fut bel et bien. Mais qui était-il, notre grand-père des oubliettes ? Dans le flou de sa légende, je le vois, moi, Voisard dit « Quéquan » de la troisième génération, je le vois qui me fait signe de sa pauvre lanterne parmi les brumes où il est censé avoir disparu, ces bruines acides des souvenirs que les vivants repoussent comme des mouches. Je le suis dans sa nuit où l'étoile du Berger lui aura de tout temps fait faux bond.

Le livret militaire écorné et jauni était une preuve d'existence. Il y en aurait une deuxième comme par raccroc, une photographie de groupe de la fanfare à laquelle il appartenait alors, dans la force de l'âge, à Porrentruy, chef-lieu de l'Ajoie. Ils sont une quarantaine rangés là, en képi, col dur, cravate noire à large nœud, baudrier orné d'une lyre de bronze bordée de lauriers en couronne. On n'est pas étonné de le trouver là, ses quatre fils, à ce qui nous fut démontré dès notre plus tendre enfance, ayant été de talentueux musiciens. On disait d'eux : « Ah, les Voisard, ils en ont au bout des lèvres et des doigts ! » Il devrait donc y avoir eu, côté musique, quelque relais génétique.

Le voilà donc, ce drille de piètre mémoire, ce bougre d'individu, ce loustic insaisissable. Peut-être ce *taborniau* qui dans la bouche de mon père désignait quelque être méprisable, un fainéant ou un chenapan sans foi ni loi, un madré combinard. Je le vois enfin de mes yeux, cet ancêtre fantôme dont je n'ai jusqu'ici jamais pu imaginer l'existence.

Il est donc devant moi, il ne me regarde pas en face. Légèrement de trois-quarts, il semble fixer un point que lui a désigné, de son doigt tendu, le photographe Husser. L'œil est clair sous un sourcil bien dessiné, le nez modeste au-dessus d'une moustache plutôt fine aux extrémités effilées, le menton est rond et marqué d'une légère fossette qui ne se retrouve pas chez son fils mon père. L'air de quelqu'un à qui on ne la fait pas, l'image, somme toute, d'un personnage équilibré, dans la force de l'âge, une trentaine saine et gaillarde. N'était sa drôle de légende, ce seul portrait m'apporterait l'image d'un homme pondéré, bien dans sa peau, apte à prendre, par hypothèse, du service dans les douanes helvétiques.

À l'époque de cette photographie nous sommes au tournant du siècle, sa seconde épouse, Cécile, lui a déjà donné quatre enfants et elle lui en réserve trois autres dont le dernier, une fille, fera son apparition en 1910. Mais nous n'en sommes pas là, il s'en faut, puisque nous avons à imaginer (c'est ici le dessein irrésistible du chroniqueur) ce qui constitua dès l'origine la vie heurtée et ténébreuse d'un héros, fût-il de pacotille ou de médiocre aloi. Il nous faut donc esquisser puis portraiturer celui-là en incontestable maillon de notre ascendance. Il sera ce que l'histoire, qui est devant moi, voudra bien m'en dicter.

# I

## APPRENDRE À VIVRE



À sa naissance le 23 janvier 1867 à Fontenais, Jacques Louis Eugène dit « Louis » est officiellement le quatrième rejeton de l'horloger Alexandre Voisard. Deux sœurs et un frère le précèdent, deux autres sœurs viendront s'y ajouter dans les années suivantes. Entre-temps l'état civil aura enregistré pour la forme quatre autres naissances dont il ne retiendra pas les prénoms... On ne s'embarrasse pas, alors, d'enfants têt privés de souffle aux premières heures de leur si brève apparition et qui encombreraient les registres officiels.

La famille vivote au gré des revenus intermittents autant qu'aléatoires pour l'assemblage de mouvements de montres dans les boîtiers que lui confient de petits fabricants de la région. L'industrie qui verra fleurir les ateliers dans les décennies à venir n'en est encore qu'à ses prémices. L'établi de l'artisan à domicile est souvent occupé par maman Louise ravaudant les jupons de ses filles ou cousant des dentelles aux encolures des robes de dames

patronnesses. Louise est humble, travailleuse et dévouée autant que taciturne. Ce n'est pas elle qui ferait une histoire pour la cendre tombant de la pipe paternelle sur la table où les fillettes épluchent les patates fraîchement apportées du potager. Elle est une abeille affairée, il est un rêveur réveillé parfois par une idée malicieuse qui la laissera de marbre tandis que les petites donzelles jouent des coudes en pouffant.

Louis apprend vite à marcher, sa sœur aînée le traîne dans la maison en le soutenant sous les bras. Très tôt il se manifeste par des audaces « qui ne sont pas de son âge » comme dit papa et « qui vont mal finir » prédit maman. Il escalade les armoires, grimpe sur les tables. À trois ans on le voit se hisser dans le lilas du jardin potager, pour imiter le paternel qui un jour l'a emmené, lui et son frère aîné Joseph, à la Combe Vatelin où, comme il disait, « aller aux oiseaux ». Il a porté Louis sur ses épaules passée la Croix de Villars puis, arrivé à deux cents pas de la ferme, l'a installé sur une souche de chêne d'où les petits verraient chacun de ses gestes sous le tilleul où il monte agilement, de branche en branche, avec le trébuchet où viendront se faire prendre serins et chardonnerets. Quand ils reviennent tous les trois, le surlendemain, on n'y trouve qu'une mésange nonnette qu'Alexandre libère aussitôt en lui lançant : « Apprends d'abord à chanter comme les autres, dans mes cages il n'y a que des bons siffleurs. » Il sait chanter, Alexandre, chanter comme la fauvette, *rutututu, rutututu*. Ou comme le merle qui répète tout ce qu'on lui raconte, c'est plus facile et ça fait rire Louis. Il a d'ailleurs l'âme

musicienne, Alexandre. Un Armand de Villars lui prête de temps en temps son bugle et un jour il lui a dit : « Quand je n'aurai plus de souffle l'animal est à toi. » Et voilà, il y aura un an le mois prochain qu'Armand a fini de souffler. Depuis lors l'instrument est à l'abri des curiosités enfantines, au-dessus du buffet de la cuisine. Le père en joue le dimanche entouré de sa marmaille. On chantonne plus ou moins à l'unisson, on rit, on dessine dans les marges des journaux du mois dernier, maman fait causettes au jardin avec Madame Gigon qui a des lapins malades au clapier.

Les promenades d'habitude conduisent le père et les garçons du côté de la Montagne, vers Calabri et la France toute proche, à Montancy, petit village perché au-dessus de la vallée du Doubs. Le vin blanc et le cidre y sont excellents, meilleurs qu'en Ajoie et ce détail suffit à animer les causettes d'adultes pendant une demi-heure. Louis et Joseph, serrés contre le paternel, n'en perdent pas une goutte, intimidés par les trognes parfois rougeaudes et marquées de balafres. Le ton est vif, qui s'anime de toutes les verdeurs patoises. Une fois, un gros barbu titubant s'est dressé devant Alexandre et a gueulé : « T'as de la chance d'être avec tes gosses, sans cela t'aurais mon poing sur la tronche ! » Si le temps est à peu près au beau, la famille entière se rend à Porrentruy pour la foire. La ville s'anime alors de toute la paysannerie d'Ajoie venue avec vaches, porcs, chèvres et moutons et toute la volaille des basses-cours, les œufs et le fromage de ferme.

Les enfants en aiment le spectacle bigarré même si les filles ont peur des chevaux et se cramponnent

aux jupes maternelles. Parfois il y a un sucre d'orge, qui passe d'une main à l'autre. Pas davantage, la famille n'a pas les moyens et il faut d'abord pourvoir au principal : se procurer les bobines de fil nécessaires aux travaux d'aiguille de maman qui rapportent quelques rutilants centimes fédéraux bienvenus pour le pain et le sucre. Le foyer est pauvre, mesdemoiselles n'insistez pas, ces jolis rubans ne sont pas pour vous...

Le soir, après l'école et les devoirs, on va voir les soldats qui, sur la place du village, brossent leurs guêtres et astiquent leurs baïonnettes. Ils sont arrivés ici pour protéger, dit-on, nos frontières des Prussiens qui envahissent le voisinage français, terrorisant la population de Montbéliard. Nos soldats de l'armée fédérale sont pacifiques, eux, et il arrive que l'un ou l'autre offre un morceau de fromage à un enfant.

Un jour de février 1871, Alexandre emmène au chef-lieu ses garçons pour aller voir « ces pauvres Bourbaki » dans leurs uniformes bariolés et en haillons, vaincus par les uhlands allemands devant Belfort, affamés et désespérés, implorant de l'aide. Les habitants leur offrent des boissons chaudes et des quignons de pain en s'exclamant parfois : « Ah, les scélérats de Prussiens ! » Ces images de désolation impressionnent beaucoup notre Louis qui, en son âge mûr, en parlera aux siens comme de son « premier souvenir d'enfance ».

Le 19 avril 1873, Louis fier comme un paon qui vient d'accomplir sa première roue entre à l'école

communale, à la suite des sœurs aînées Louise – qu'à la maison on appelle Louissette parce que maman porte le même prénom – et Berthe. Son frère Joseph, « le grand » qui n'est plus grand que d'un an, tend une main encourageante au nouvel écolier au moment de passer le seuil de la classe, mais le petit la refuse d'un air bravache. On l'a habillé du sarrau gris de Berthe désormais trop petit pour elle. Il n'a pas le sentiment d'entrer à l'église sous l'œil toujours soupçonneux du curé redressant les mentons des gosses qui ont l'œil vers les coulisses. La maîtresse, Madame Berret, présente deux petits nouveaux à la classe bourdonnante. Elle a beau avoir une voix douce, elle martèle les mots, il faut qu'ils entrent dans toutes ces oreilles-là. Il occupera le banc à côté de Joseph qui donc a déjà une année d'école derrière lui. « Tu pourras aider ton frère, a dit la maîtresse, tu as une belle écriture, tu lui montreras comment tenir sa plume dans l'encrier et sur le papier. » Il s'y met vite, Louis, l'année suivante sa calligraphie égale presque celle de l'aîné qui sert de modèle. À Noël, les parents réunis dans la salle de commune sont venus écouter les chants que leur progéniture a appris depuis la rentrée des moissons. Le père a mis sa belle chemise des grands jours avec le ruban noir que maman Louise lui a noué sous le col. Elle est restée à la maison pour préparer le civet de lapin qu'on mangera après-demain pour la fête, près du sapin qu'elle a orné de fines tresses multicolores faites des bouts de fil tombés de ses ouvrages de couture.

— On dirait des cheveux de poupée, dit Louissette.

— C'est comme de la neige, ajoute Berthe.

Alexandre s'est approché timidement de Madame Berret, il lui demande comment se comportent ses enfants.

— Les deux filles sont appliquées, attentives et parfois malicieuses, elles font très bien en arithmétique, répond-elle.

— Tout à fait leur mère !

— Vos garçons ne sont pas plus bêtes, loin de là, mais ils sont plus dissipés, quant à Louis c'est du vif-argent.

— ... De Diou, ils me ressemblent, jure le papa.

— Si Louis conjugait aussi bien qu'il dessine, j'en serais contente.

— Madame, je vais arranger ça...

Durant toutes les vacances de Noël, Alexandre aura l'œil – et l'oreille – aux répétitions qu'animent les filles avec un sérieux que moquent les deux frères. Mais papa, qui n'a pas trop à faire à l'établi et qui fait plus souvent ses après-midi au café, ne lâche pas la bride. Entre les rabâchages de verbes et les tables de multiplication « du 11 et du 12, et même du 9, tiens ! », il y a les corvées de bois et l'affouragement du clapier. Impitoyable sera le père puisque la vie vous laisse si peu de répit dans le creux des vagues qui vous poussent vers votre destin.

Un jour, Alexandre rentre de Porrentruy, la mine défaite. Pas de travail pour la semaine prochaine et probablement aussi la semaine suivante. On le sentait venir, deux ans après l'installation des douaniers allemands à notre frontière, vers Bonfol. Les riches qui avaient placé leur magot dans les pots percés de quelques banquiers ou des obligations de chemins de fer au Kamchatka ou dans les comptoirs

de l'or en Californie perdent toutes leurs mises, à peu de chose près. Il leur reste juste de quoi faire le rond dos en attendant que les affaires reviennent. Mais ça prend du temps, beaucoup de temps. Les humbles, les petites gens, fourmis désœuvrées, passent leurs journées au porte à porte, quémandant ces menus travaux qui se raréfient d'un mois à l'autre. Pendant ce temps les estaminets se remplissent de gueulards, de désespérés et de buveurs. On joue sur le tapis les petits sous qui restent au fond des goussets. Les cartes à jouer, atouts ou non, en deviennent écornées et râpées, on joue de plus belle, on s'enfièvre. En rentrant de la ville, Alexandre s'arrête au Café du Pompier, toujours bien achalandé, on voit même s'y attabler des étrangers pour un casse-croûte. Cette fois c'est un Allemand ivre qui avale des chopines d'un litre plein et qui raille grossièrement ces Français, ces chiards qui se sont déculottés devant les uhlands. Trois gaillards de Fontenais l'ont attrapé par les bretelles, l'ont poussé dehors. Un a dit : « On va bien voir si les Prussiens ont la caboche aussi dure qu'ils disent... » Et ils lui ont mis chacun un fameux gnon sur la gueule, le sang a aussitôt giclé, le type a braillé comme un porc en sortant de sa poche un mouchoir pour se cacher la figure. Il y a eu un attroupement devant l'auberge où le cabossé tournait en rond comme une toupie. Quand le maire est arrivé, l'Allemand lui a montré son œil dans le mouchoir. Peu après, Alexandre raconte la scène à la maisonnée, il rigole d'un drôle de rire un peu nerveux, lui le gentil ne s'en serait pas mêlé, mais maintenant il plaisante. Louise le rabroue :

— Alexandre, quand même, raconter ça devant tes filles...

— Il l'avait bien mérité, le Teuton !

— Peut-être, mais perdre un œil...

Les garçons, eux, sont bouche bée. Des empoignades, il s'en passe dans chaque fête villageoise, on en voit. Mais cette fois, vraiment, un œil c'est cher.

— Et avec ça, ajoute Louise, il faut encore attendre sur le travail, on mangera de la soupe aux choux et des roestis, avec du saindoux s'il en reste un peu au pot.

On achète une miche de pain pour la semaine, à ménager, c'est quand même deux sous et demi. Après le déjeuner, on ramasse les miettes qu'on gardera dans une vieille boîte à biscuits. On se procure du sel de contrebande, l'autre est hors de prix. Et pas de vin sur la table ! Le père, s'il a du vague à l'âme, se consolera avec la goutte. « On fait avec ce qu'on a », refrain du père, c'est à la mère de trusser les couplets.

À l'école, au catéchisme, on rabâche avec la vertu, comme si on voulait faire croire aux jeunes gens que c'est le plus important. Et encore, s'il n'y en avait qu'une... À celles de l'honnêteté, du dévouement, de la justice, les curés en ont rajouté. La chasteté, l'humilité, la charité t'écrasent un peu plus sous le harnais. Le maître d'école insiste sur l'honnêteté, à croire que tout en découlerait. De sa belle calligraphie il trace à la craie sur le tableau noir, chaque premier jour du mois, l'un ou l'autre de ces préceptes qui doivent vous conduire sur une voie de droiture. En ce début d'octobre 1879, il a écrit *L'honnêteté: je ne volerai pas le bien d'autrui*. À la fin de la matinée, il retient Louis et lui demande d'attendre. Quand tous les autres sont sortis, il dit à son écolier qui fait déjà triste mine :

— Vide tes poches.

Le gamin retourne sa poche gauche, en sort une noix, quatre allumettes et une gomme.

— L'autre maintenant, insiste le maître.

— Elle est vide, il n'y a rien.

— Retourne-la quand même.

Louis, front bas, sort de sa poche droite un canif au manche de corne strié d'ocre et de noir.

— Il est à toi, ce couteau ?

— Non...

— Il est à qui, alors ?

— Il est à Blaise, qui me l'a prêté.

— Pourtant Blaise le cherche partout, comment expliques-tu ça ?

Le voilà dans la souricière, il n'en sortira que sous la griffe du chat.

— Non seulement tu voles mais aussi tu mens, mon pauvre garçon, si tu te voyais...

Louis est saisi de honte, certes, mais peut-être davantage d'avoir été pris la main dans le sac que de s'être approprié le bien d'autrui. Puis il a un sursaut d'orgueil ou d'espoir, qui sait ?

— Je ne l'ai pas volé, je lui ai emprunté. Quand on était au bois, samedi à la Combe des Noz, Blaise avait laissé son couteau sur une souche où on avait casse-croûté. J'ai ramassé le couteau pour le lui rendre.

— Mais tu l'as gardé...

Le lendemain, l'instituteur appelle Louis et Blaise hors de la classe. Puis, ayant remis l'objet du litige à Louis, il lui dit :

— Rends son couteau à Blaise... Maintenant présente-lui tes excuses.

Louis, au comble de la confusion, bredouille :

— Je te demande pardon mais je te jure que je voulais pas le garder.

— Je te pardonne, répond Blaise en hésitant, tout aussi confus que l'autre.

— Voilà une affaire réglée, conclut le maître, on n'en parle à personne, tu as compris, Blaise ? Quant à toi, Louis, tu iras raconter ça à ton père, tu le dois...

Les jours passent, les protagonistes se taisent. Louis se gardera d'en parler à son paternel qui, morale ou pas, l'aurait bouclé à la remise tout le dimanche.

Le lundi suivant, le maître d'école a profité de l'événement pour évoquer *Les Misérables* de Victor Hugo. « Un écrivain qui sait parler au cœur autant qu'à l'intelligence. Et son héros, Jean Valjean, n'a volé qu'un pain, et encore, parce qu'il avait faim. Mais vous tous, mes petits, vous n'êtes pas Jean Valjean. Vous n'auriez pas d'excuse à voler, par exemple, le couteau d'un camarade, ou bien vous, les filles, une broche qui vous ferait envie. » Après quoi il a écrit en grandes lettres à la craie sur le tableau noir : *Le vol est un délit*. C'était l'occasion d'une leçon de vocabulaire.

Plutôt que le cachot auquel il échappe, Louis a la chance d'aller voir en famille, à la gare de Porrentruy, ces trains qui font un boucan du diable et une fumée épouvantable qui pique les yeux. C'est la distraction dominicale des villageois du voisinage. L'occasion pour les papas de parler de *progrès*, on n'entend plus que ce mot-là au chef-lieu, un mot qui fait tant tourner les têtes que les curés s'en

mêlent, certains vont même jusqu'à proclamer que « le progrès, c'est une invention du démon ». Alexandre, même s'il respecte la religion et va à l'église avec sa petite troupe, ne les aime pas trop ces gens de robe, il s'en méfie même comme de la variole. Ils n'en menaient d'ailleurs pas large, ces dernières années, quand les Bernois ont voulu les aligner sur des prêtres étrangers au nom d'une Église d'État. Enfin, les bons curés sont revenus et les confessionnaux avec, gare aux pénitences !

« Parlons-en, du progrès ! » braillent les horlogers au Café du Soleil. « Avant, on avait des maîtres, on savait à qui on avait à faire. Maintenant on a des patrons, c'est pire, ils te tournent le dos quand tu leur parles... » Et puis voilà, plus le temps passe, plus on s'habitue à aller chercher son gagne-pain à la fabrique ou à l'atelier. Et quand « les affaires » vont de travers un mot est affiché le matin sur la porte : *AUJOURD'HUI PAS DE TRAVAIL*. Cet avis peut rester punaisé des semaines durant. Le mot de la fin de ces messieurs d'en haut « les affaires sont les affaires ! » finit en piteux : « Oh, les affaires, les affaires... » à peine audibles.

Ce matin-là, tout le quartier est en émoi. Le fermier voisin a trépassé en son lit durant la nuit des suites d'une ruade de cheval dans la poitrine l'avant-veille. On s'attroupe au pas des portes et les langues vont bon train.

— Il paraît qu'il est noir jusqu'au cou.

— Il s'est vidé de son sang, a dit le docteur, il s'est vidé de l'intérieur.

— Il est pas beau à voir, pleurniche Madame Grélat.

— On dit que sur son lit de mort il fait la grimace, marmonne la Rose.

Alexandre a dit devant toute sa troupe :

— On va lui faire une visite, au Julot, c'était un bon voisin qui avait des gentilleses.

— Oui, a renchéri Louise, de temps en temps des patates et des pommes.

— J'irai seul avec les garçons, a dit papa, les filles n'ont pas à voir ça.

L'après-midi, c'est un jeudi d'école fermée, Alexandre a sorti de l'armoire son paletot de futaine noir et veillé à ce que ses fils soient correctement mis. À quinze ans, Joseph qui est désormais « hors de l'école » a droit à des pantalons qui descendent jusqu'aux chevilles. La culotte de Louis lui arrive aux genoux. On n'a pas à faire les malins.

La visite ne s'éternise pas, il y a beaucoup de visiteurs, la parenté a rappliqué en nombre. Mais ils ont pu voir la tête du mort, les fistons. C'était comme un masque de carnaval avec une bouche tordue à demi ouverte où apparaissaient deux crocs noirâtres.

— Vous n'irez pas raconter à vos sœurs des choses pour leur faire peur, a ordonné Alexandre.

— Moi, a dit brusquement Louis, moi je ne veux pas mourir.

— Tout le monde meurt un jour, a répliqué le père.

— Moi, je ne veux pas mourir.

— Et pourquoi tu ne mourrais pas ?

— Je ne veux pas mourir parce que je n'ai pas peur.

— J'aurais peut-être dû leur apporter des fleurs, a dit le père en rentrant.

— Les fleurs, a murmuré Louise, les fleurs ne consolent que ceux qui les aiment...

Quand Alexandre rentre de la ville bredouille – bredouille de travail, pardi, on ne va pas aux écrevisses dans le Bacavoine – il s'en prend aux patrons à bouche cousue. Ces messieurs n'y sont pour personne. Lorsque les affaires reprendront on les reverra parader dans les travées. Décidément Alexandre ne se complaît pas en jérémiades. Quand ça ne va pas on jardine, ou on va en forêt, tiens, il est temps de relever les légumes impatients de prendre de la hauteur. À la Combe des Noz, une coupe de foyards de l'hiver dernier a dû laisser bien des ramilles, allons-y chercher nos rames de pois. Le père en élague à la serpe les rameaux inutiles, on en fait un bon tas qu'on partagera pour redescendre au village, chacun avec son chargement sur le dos qui de loin vous ferait passer pour des ours en pèlerinage. On rit comme des bossus.

Un samedi d'août, après les moissons, la famille Coullery a vidé sa maison de Villars et les meubles s'amoncellent dans la cour. Demain un crieur viendra de Porrentruy pour procéder à une vente à l'encan de tout ce qui ne peut faire le voyage d'Amérique. Misère pour misère, ceux-là ont décidé de faire le pas. L'aventure plutôt que la résignation. Là-bas tu travailles quand tu veux, qui que tu sois,

costaud ou fluet, dame ou monsieur, agile ou gauche, chacun a sa chance, a proclamé l'agent de Bâle qui recrute les émigrants. Il suffit de vouloir, si tu veux tu peux. Dans la chambre à côté de la cuisine ils emballent ce qui peut être utile, n'a pas trop de poids (il faut payer) ou d'encombrement (si ça ne passe pas sous la toise le colis reste à quai).

La vente attire du monde mais les plus nombreux sont les voisins qui viennent autant au spectacle qu'au soutien des émigrants et ils affichent des airs d'enterrement. C'est vrai que c'est un deuil qui commence. Alexandre et Louise y sont, avec les fillettes et les garçons, qui ne tardent pas à filer vers l'étang de la Trémolay pour taquiner la rainette. Bien des curieux aussi, mains dans les poches, pour voir « comment ça se passe ». Et parmi eux plus d'un se demande s'il ne faudrait pas faire le saut aussi, par exemple parmi eux les Œuvray, les Vallat, les Lapaire, les Villemin... La vente ne rapporte de loin pas ce qui était espéré. Mais enfin on pourra régler le solde de ce qu'on doit pour partir et un pécule qui permettra de survivre quelque temps en débarquant.

— Moi, dit Alexandre en redescendant vers Fontenais, je n'aurais pas le courage.

— Moi non plus, rajoute Louise, on raconte que là-bas il y a des Indiens qui volent les enfants.

On survit comme on peut, en cultivant son carré à l'ombre de la maison. Au besoin on se sert dans le potager des autres. Au chef-lieu, les autorités brandissent le bâton à propos des pillages dans les cultures des bourgeois, autour de la ville, et des maraîchers plus au large. Les tentations sont vives. Un jour, Louis

et Joseph ont escaladé le mur du jardin de l'hôtel-Dieu, ils se sont goinfrés de belles framboises et de groseilles. Dans la cabane à outils, Louis a chapardé une hachette. Une autre fois il est rentré à la maison en rapportant dans un journal cinq ou six belles tomates. Le père s'est mis en colère.

— Oh, a bredouillé Louis, je n'étais pas seul, il y en avait trois autres, et même le cordonnier de la Rasse avec son gosse...

Ils pouffent tous comme des lapins. Puis on a dévoré les tomates en salade en s'esclaffant, la maman retenant du bras son gros ventre. L'appétit n'a vraiment pas de morale.

— Je ne peux pas venir au bois avec vous, après la soupe, dit Louis.

— Et pourquoi ? demande le père.

— Parce que je dois balayer la cour de l'école et récurer le corridor.

— C'est une punition ?

— ...

— On t'a puni pourquoi ?

— ...

C'est Berthe qui répond :

— Quand le maître écrivait au tableau noir, il a glissé un ver de terre dans la chemise de Valentine. Elle a hurlé. Le maître aussi a crié. On ne l'avait jamais entendu brailler si fort.

— C'est du joli, ça ! fulmine à son tour papa Alexandre. Tu mériterais la trique.

En fait c'est une baffe de grande envolée qui ponctue son coup de gueule. Ce que Berthe ne dit pas, mais tout le monde au village le sait, c'est que son frère est un feu follet, il ne peut s'empêcher de faire le guignol devant la classe quand le maître a le

dos tourné. Et surtout au catéchisme où le vieux curé s'étrangle d'indignation quand il le surprend dans une de ses pitreries. Mais, à dire vrai, le clown quant à lui est persuadé que ses démonstrations font plaisir à ses camarades. Il joue aussi un rôle de premier ordre là où il a du talent. Il ne se ferait certes pas admirer en arithmétique. Son père, qui joue désormais du bugle le dimanche après-midi devant la maisonnée, en enseigne les rudiments à Joseph et à Louis qui s'y mettent avec entrain. Papa en est bien fier. Et la musique, on dit que ça rend les gens meilleurs.

— C'est vrai ça, lance Joseph, le maître le dit toujours quand on apprend les chants de Noël.

Et Louis d'en glisser une à sa manière :

— Tu parles aux adultes, ils te tournent le dos, tu leur joues de la musique ils t'écoutent...

En tout cas, dans la musique du dimanche il y a comme un élan d'euphorie familiale qui enveloppe pour quelque temps parents et enfants d'une douce quiétude, comme si plus rien d'autre n'avait d'importance en ce bas monde.

« La roue tourne, c'est la vie... », a dit Alexandre à monsieur l'instituteur. Tandis que les filles désormais cousent et tricotent pour les dames élégantes que ces travaux rebutent, Joseph l'aîné est déjà apprécié dans les fabriques d'horlogerie du voisinage où on lui a enseigné l'art de la gravure sur montres, le guillochage. Voilà, c'est au tour de Louis de quitter l'école, aujourd'hui après les adieux ponctués d'un joli chant patriotique, le maître va dire à Alexandre :

— Je l'aimais bien quand même, ce Louis, je lui ai pardonné tout ce que je pouvais.

— Avec vous en tout cas, il en a appris des choses, ça lui servira.

Ce qu'il fait le mieux, outre son agilité dans les branches quand il oiselle avec papa, c'est la musique. « Les notes, dit maman Louise, ça lui entre comme les hirondelles dans leur nid... » Au point que les copains viennent le soir avec leurs trompettes, trombones ou accordéons. Un semblant d'orphéon de bric et de broc se constitue peu à peu et fait vibrer la poutaison des granges où ils répètent le soir. On voit souvent les filles s'en approcher timidement, se poussant du coude et gloussant. Louis s'est fait tellement remarquer qu'un ancien de Villars lui a dit un dimanche où la petite fanfare avait joué devant l'école pour l'anniversaire du maire :

— Tu fais beaucoup de progrès, je vais te faire cadeau de mon cornet, avec mes doigts crochus je ne peux plus en jouer.

Louis a remercié, papa Alexandre aussi a été serrer la main à Monsieur Prudat. C'est le moment où Louis redresse les épaules et grandit de quasi deux pouces. Désormais il est, avec un pantalon jusqu'aux chevilles et un cornet de cuivre astiqué tous les soirs, un autre de ces fameux gaillards qu'il a si souvent admirés sur les parvis.

Voilà. Quand on a seize ans on louche un peu vers les plus grands, les vingt ans, les affranchis. Petit à petit on se met à faire comme eux, à lancer aux filles

« des *fions* », comme ils disent, des quolibets qui font rire et même rire jaune. On se met à boire aussi, d'abord dans les granges où sont cachés les flacons de goutte dérobés à la maison. Et sur les places de fête, chaque village a sa fiesta annuelle. Du printemps à l'automne les dimanches se passent, ici ou là, en éclats de voix, en chansons patoises et en libations. Les jeunes gens s'initient à la bière, mais il faut débourser, c'est plus simple de se soûler à l'alcool de prune et de revenir sur le bal avec une espèce d'aplomb feinté...

C'est la tradition. Même si elle n'est pas codifiée par les textes, elle veut que les garçons arrivés au terme de leur scolarité se jettent à corps perdu dans une beuverie à tomber raide. Un rite qui conduit certains à quelques égarements. Par exemple en attrapant les filles pour soulever leur jupe ou ouvrir leur corsage. Elles s'en défendent toujours avec des cris de pie, mais certaines en sont tout aises et c'est celles-ci qu'il faut repérer, on saura les amener sans dommages derrière les buissons. Louis a son idée là-dessus et il a tôt fait de deviner celles « qui ne font pas d'histoires ». Et on se pavane en braillant sur le champ de foire, la première foire du lundi depuis la leçon d'adieu où le maître avait parlé morale et progrès. Passant, rue des Baîches, devant l'étal du camelot de Soleure, Louis ne peut s'empêcher, la bière aidant, de glisser un de ces jolis canifs dans sa poche, une fine lame de Thiers au manche d'os de solitaire, tranchant de choix et mine de rien. Il est vite interpellé par le Suisse allemand ameutant les passants. Le voleur ne va pas loin. À quelques pas, le sergent de ville veillant au carrefour le saisit au collet et le retient pour que le volé retrouve son bien

dans la poche du voleur, qu'il emmène aussitôt à l'hôtel de ville. Éméché comme il est, Louis ne résiste pas et la semonce qu'on lui balance n'est à son oreille que chanson de mirliton. On le gardera au cachot jusqu'à la nuit tombante, à la « chambre de la chèvre » comme on dit aux enfants turbulents pour leur faire peur. Quand il reparaît à la maison il affiche une mine défaite. Son père le regarde à peine pour s'exclamer en un gros soupir :

— Hé bien !

Les filles se poussent du coude.

— On dirait un de ces poivrots...

— Va te coucher, demain on va au bois, on a au moins deux grosses charretées sur les bras.

Faut-il que Louis ait besoin de rachat, le lendemain, il s'acharne comme quatre sur l'ouvrage, à coups de serpe presque rageurs sur la ramille et le chablis. Quand Alexandre ramène son butin au village, il est tout voûté entre les bras de la charrette tandis que Louis freine l'attelage, bloquant une des roues avec la corde dont il a passé l'extrémité autour de son épaule. C'est toujours ainsi, le gros effort à chaque fois c'est la descente des combes avec ces chargements. Louis a bien travaillé, papa rit sous cape et bavarde devant la soupe comme si rien ne s'était passé la veille. Même si la rumeur de l'esclandre de la foire est parvenue à son oreille le jour même, colportée par les copains de bamboche rentrés bruyamment à Fontenais dans l'après-midi... Quand on voit le pécheur se racheter comme Louis aujourd'hui, l'indulgence est de mise.